

Le prince les récite sur le trône, et l'ouvrier en perfectionnant son travail ; le savant chrétien le récite en feuilletant ses gros livres, aussi bien que l'humble femme en maniant son aiguille, et tous, en les récitant, sentent leurs esprits plus haut et leurs cœurs plus purs.

* *

Un excellent chrétien disait dernièrement : " Ah ! combien j'aime mon chapelet ! Il m'accompagne partout, je ne le quitte jamais ; il est ma lumière dans les doutes, mon espoir dans les inquiétudes, ma force dans les découragements, ma consolation dans les peines, mon baume dans les souffrances, mon arme dans les dangers, mon refuge dans la détresse, ma ressource enfin, en tout, partout, toujours. Après avoir été mon fidèle compagnon de voyage pendant la vie, il descendra avec moi dans la tombe, deviendra mon meilleur avocat au tribunal du Souverain juge, et sera enfin échangé pour moi en une couronne éternelle de gloire. Donc, vive mon chapelet !... "

* *

A nous aussi d'aimer notre chapelet.

Donc, chers amis, effeuillons souvent, effeuillons cette magnifique couronne de roses en l'honneur de Mari. Donc, qui que nous soyons, répétons-lui souvent cette prière qui la comble de joie : " Je vous salue, Marie " ; et le sourire de notre mère répondra toujours à nos prières, et ses vertus, comme un parfum, descendront dans notre cœur pour le fortifier et l'embaumer, et, comme on le disait naïvement au moyen-âge, Marie cueillera sur nos lèvres une rose fraîche et pure, chaque fois qu'elles s'ouvriront pour dire l'*Ave Maria* !

Et ne craignons pas que la répétition de cette même prière devienne fastidieuse à son cœur : une reine ne s'ennuie jamais de ces mille et mille vivats qui saluent son passage ; une mère ne s'ennuie jamais d'entendre dire à ses enfants qu'elle est belle, qu'elle est bonne, qu'ils l'aiment et la vénèrent ; car, comme on l'a si bien dit, l'amour n'a qu'une parole, et en la disant toujours, on ne se répète jamais !

J. Uld. Bueli P. 11

Sault au Récollet, mars 1889.

MUSICIENNE AMBULANTE

(Voir gravure)

Pauvre fille ! d'où viens-tu ? que fais-tu ? où vas-tu ?... Quel triste destinée tu as, que d'être forcé de chanter au milieu du malheur et de sourire au milieu des larmes ! de faire paraître la joie dans tes chansons quand le deuil est dans ton cœur !

Nous sommes ainsi faits, cruels que nous sommes, nous contraignons les pauvres à nous chanter leurs misères, et encore souvent nous nous plaignons que leur air est lamentable, de ce que leur voix est fautive et de ce que leur sourire est forcé !

Le bal de nuit est commencé, les invités arrivent ; les danseuses, couvertes de riches fourrures, sont entrées dans les salons somptueux.

Les unes, en voyant la pauvre fillette, n'ont pu réprimer un mouvement d'horreur :

— Pourquoi donc n'éloigne-t-on pas cette pauvre ! pourquoi cette lamentable vision au commencement d'une soirée où l'on s'était promis de tant s'amuser !

D'autres ne l'ont pas même vues ; d'autres enfin, jetant d'une main dédaigneuse quelques sous aux pieds de la pauvre enfant, ont cru faire un grand sacrifice, et pourtant, ce matin, quand le bijoutier opulent est venu leur offrir une parure, huit, neuf, onze cents piastres leur ont semblé une bagatelle !

Et maintenant, le bal tourne et tourbillonne aux sons d'un orchestre choisi, on rit, on s'amuse, on danse, et pendant ce temps, la musicienne ambulante,

..... abrégeant sa complainte,
Sans étouffer sa faim, étouffait ses sanglots !

ÉTYMOLOGIE

CHATEAU-RICHER

Château-Richer est une jolie paroisse située sur la côte de Beupré.

Je trouve l'origine du mot, ou plutôt des mots Château-Richer, dans le *Château de Beaumancir*, par Edmond Rousseau :

" En 1636, dit M. Rousseau, le roi Louis, quatorzième du nom, concédait au sieur Cheffault de la Regnardière, toute cette belle seigneurie de la côte de Beupré, aujourd'hui la propriété du séminaire de Québec.

" M. de la Regnardière ne vint pas au Canada ; mais il y fit passer un certain nombre de colons qui s'établirent sur ses terres.

" Le plus grand nombre se choisit des établissements à l'endroit connu sous le nom de *Petit Pré*.

" Parmi ces colons se trouvait un vieux garçon, cordonnier de son état—Nestor Richer—qui se bâtit une espèce de hutte à l'endroit où se trouve précisément le presbytère aujourd'hui.

" En peu de temps, la petite colonie fit des progrès, et l'on vit surgir çà et là de coquettes maisons construites avec la pierre qui abonde dans ces parages. Mais Richer, un peu excentrique comme tous les vieux garçons, très avare d'ailleurs, resta attaché à sa hutte et ne voulut pas se soumettre au progrès général. En dépit des railleries de ses concitoyens, qui ne désignèrent plus son modeste réduit que sous la qualification ironique de château de Richer, il y demeura jusqu'à sa mort.

" Quoiqu'il en soit de la vérité de cette tradition, il n'en reste pas moins acquis que l'on trouve dans les " Edits et Ordonnances " les *arrêts de la cour prévôtale de la Côte de Beupré*, tenant ses séances en la paroisse du *Château-de-Richer*, ce qui donnerait quelque vraisemblance à notre explication ou plutôt à celle de la légende."

HECTOR SERVADEC.

UN CATÉCHISME MATRIMONIAL

C'était un homme très pratique, et afin d'établir chaque chose d'une façon pratique et nette avant tout, il dit :

— Vous savez, ma chérie, que j'ai promis à ma mère, que ma femme serait une femme d'intérieur, et une ménagère. Savez-vous faire la cuisine ?

— Je le sais, dit-elle, avec un serrement de gorge.

— Savez-vous faire du bon pain ? c'est là la qualité fondamentale d'une bonne ménagère.

— Oui. J'ai été chez un boulanger, et j'ai appris la manière de faire toute espèce de pain. Elle ajouta avec un soupir : peut-être.

— Et pouvez-vous faire vos propres vêtements ? Car je suis relativement un homme pauvre, et les notes de la couturière me conduiraient rapidement à la banqueroute.

— Oui, répliqua-t-elle hardiment, je puis faire tout ce que je porte et particulièrement mes patrons de chapeau.

— Vous êtes un bijou, s'écria-t-il avec enthousiasme, venez dans mes bras.

— Attendez une minute ; ce n'est pas si pressé, dit-elle froidement. C'est à mon tour de vous adresser quelques questions.—Pouvez-vous scier le bois, et entrer le charbon ?

— Pourquoi, mon amour ? Je prendrai des hommes à gages pour faire cette besogne.

— Savez-vous fabriquer vos patelots, vos gilets, vos pantalons, et tous autres ajustements dont vous vous servez ?

— Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

— Savez-vous bâtir une maison, creuser des fossés, tisser des tapis, etc. ?

— Je ne suis pas un homme de métier.

— Ni moi non plus. J'ai employé la plus grande partie de ma vie à faire mon éducation et à acquérir les qualités qui m'ont valu votre attachement. Aussitôt que j'aurai appris les métiers dont vous parlez, je vous enverrai ma carte. Au revoir. Et elle s'éloigna.

Le jeune homme, désolé, s'en alla chez le tabaciste le plus proche et acheta un couple de cigares de trente sous avec lesquels il se consola promptement.

CHOSSES ET AUTRES

— L'Angleterre paye \$40,000,000, par année pour des fruits venant de l'étranger.

— Le problème de la création de stations de secours permanents dans les régions boréales, est en discussion depuis quelque temps. L'ingénieur Melville, un des anciens officiers de la *Jeannette* et de l'expédition envoyée au secours du capitaine Greely et le lieutenant Rey, un autre explorateur bien connu du Pôle Nord, se sont offerts pour prendre la direction des stations qui seraient établies.

— Un cas très curieux attire en ce temps-ci l'attention de la profession médicale à l'hôpital de Berlin. Le patient est un jeune garçon d'environ douze ans, qui souffre d'une légère inflammation à la trachée-artère. Sur examen il a été découvert qu'il avait le cœur placé non pas du côté gauche, mais du côté droit de l'estomac—fait que ses parents ignoraient entièrement. Cette difformité ne nuit en aucune manière à la santé ordinaire du jeune homme, mais elle est seulement remarquable à cause de sa rareté.

— Un astronome anglais nous promet, pour l'année 1889 une grande série de calamités. " Nous aurons, dit-il, cette année, des éruptions volcaniques assez graves, attendu que l'année 1889 coïncide avec le cycle éruptif datant de 79, où l'on vit la destruction d'Herculanum, et qui a causé par son retour les éruptions des années 685, 994, 1306, 1536 et 1712. Un cycle de tempêtes tombe aussi cette année ; la grande tempête du 5 septembre 1653, si violente et si terrible, qui a causé dans toute l'Europe des ravages extraordinaires, correspond à ce cycle."

— D'après les statistiques du monde entier, il appert que les femmes sont plus favorisées par la nature que les hommes en ce qui regarde la longévité. Des femmes de tous les peuples, c'est celle du peuple hébreu qui vit le plus longtemps. Chez la race humaine en général, en dépit de la force physique et intellectuelle de l'homme, la femme peut endurer des douleurs auxquelles l'homme le plus fort succombera. Deverga affirme que la proportion des morts subites est de 100 femmes contre 700 hommes. Dans les Etats-Unis en 1870, 585 femmes se sont suicidées contre 1,080 hommes.

L'intempérance, l'apoplexie, la goutte, les affections du cœur et du foie, la scrofule et la paralysie sont les plus fatales aux hommes qu'aux femmes. Par contre, ces dernières sont plus sujettes à la consommation. Dans les pays où l'on émigre pas, les femmes sont toujours en majorité. Dans les familles royales il y a toujours plus de filles que de garçons. L'état du mariage est favorable à la prolongation de la vie chez les femmes. Le Dr Hough remarque qu'il y a plus de garçons que de filles qui viennent au monde ; mais que dans la population vivante, le sexe féminin l'emporte en nombre de six par cent sur le sexe masculin.

— On signale un fait très curieux de réabsorption de la pluie, provenant d'un nuage supérieur par un nuage inférieur. A Bismark, dans l'Etat de Dakota, des curieux aperçurent dans le ciel une grande masse de forme à peu près rectangulaire qui affectait l'apparence d'un nuage ! A l'œil nu on distinguait rien de bien particulier, mais, au moyen de jumelles, on pouvait voir une averse aérienne, mais la pluie n'arrivait pas jusqu'à terre. Deux nuages se trouvaient exactement superposés et, pendant plusieurs minutes, il y eut une pluie abondante du nuage supérieur vers le nuage inférieur. Celui-ci absorbait l'eau au passage comme l'aurait fait une vaste éponge ou une feuille de papier brouillard, sans en laisser échapper une goutte dont aurait pu profiter la terre, alors très sèche. D'autres petits nuages s'avancèrent dans la direction du nuage récepteur, pour se dissoudre en eau également absorbée. Le nuage récepteur, d'abord clair et léger, s'épaississait de plus en plus : il changeait à vue d'œil de couleur et d'aspect. De très léger, il est devenu très dense il finit par absorber le nuage supérieur. Vue à la jumelle, la pluie aérienne ressemblait à une cascade de perles auxquelles les rayons du soleil, les pénétrant, donnaient de jolies teintes irisées.